Gilles Fontaine

Seuil

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les Intouchables

Extrait de la publication

Gilles Fontaine

Les Intouchables

SEUIL

Extrait de la publication

Photographies de couverture :
© Yuri Arcurs/Shutterstock ;
© Rui Vale de Sousa/Shutterstock ;
© Mimage Photography/Shutterstock ;
© Gwoeii/Shutterstock.

© Éditions du Seuil, 2013
ISBN 979-1- 02-350020-2

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Sophie

Extrait de la publication

1. Premiers symptômes

À sept heures moins le quart, l'appartement est saturé d'informations contradictoires. Les radios-réveils, le transistor dans la cuisine et celui dans la salle de bains. Pas un réglé sur la même fréquence. Musique pour Lina, les infos pour mes parents (mais ils ont chacun leur station préférée), et pour moi… je change en fonction de mes humeurs. Une cacophonie dans laquelle nous grappillons quelques mots en passant de pièce en pièce, pressés, déjà en retard, comme tous les matins. En rien le plaisir avec lequel je m'endors chaque soir, après avoir réglé la minuterie, écoutant les voix des animateurs qui se brouillent peu à peu quand je sombre dans le sommeil.

Les phrases qui s'entremêlent ce matin parlent de ministres que je ne connais pas, de résultats de foot, d'une inondation en Asie et toujours du virus. Je ne me souviens plus depuis combien de temps

l'épidémie fait les gros titres des journaux. Trois ou quatre semaines, peut-être… et il me semble que cela revient de plus en plus souvent. Non pas que nous soyons en danger : la maladie s'arrête aux portes de l'Europe, paraît-il, mais c'est sans cesse une litanie de mauvaises nouvelles, d'entreprises fermées, d'hôpitaux saturés, de couvre-feu en Amérique du Sud ou en Afrique.

J'habite à dix minutes du lycée, mais je pars toujours en avance, parce que j'aime les quelques minutes que nous passons ensemble, mes amis et moi, avant le début des cours, sur le grand parvis. Lina, elle, est encore à l'école primaire. C'est au bout de la rue, et pourtant elle est toujours en retard ; elle quitte l'appartement à la dernière minute, ses tennis encore délacées, un livre sous le bras.

Le jour se lève à peine ; chacun arpente les trottoirs les yeux baissés en suivant son chemin mécaniquement. Il fait froid, nous entrons dans l'automne. Les températures descendent vite dans notre ville située au pied des montagnes.

– Thomas !

Matthieu débouche d'une rue. Nous nous retrouvons en route presque chaque matin. C'est mon meilleur ami, pourtant si différent de moi. L'intellectuel parfait – c'est d'ailleurs son surnom au lycée : l'intellectuel. Fan de sciences, collectionneur passionné – timbres, vinyles, journaux étrangers – et allergique au sport. Plutôt petit, lunettes, et un

Extrait de la publication

éternel manteau bleu nuit que sa mère lui a acheté sans lui demander son avis.

– Ça va ?

Je ne réponds pas, c'est simplement une formule de politesse, une manière de renouer le contact. Nous marchons silencieusement, en phase avec le jour qui se lève : les lampadaires s'éteignent à notre passage, comme par magie.

Et puis nous y sommes. Une petite foule est rassemblée devant le portail. Je fréquente un vieux lycée, comme on en trouve dans les centres-ville. Des bâtiments anciens – il y a même une statue de Jeanne d'Arc dans la cour – défigurés par des constructions modernes ajoutées quand il a fallu agrandir l'établissement. Mais je préfère être au centre que dans un lycée moderne de banlieue, loin des cinémas et des cafés, condamné à des heures de bus chaque jour.

Lucie et Benjamin sont déjà arrivés. À quelques mètres, j'entends la voix de Franck, celui qui se veut le leader de notre classe. Inutile de me retourner , j'imagine que nous sommes la cible de ses commentaires sarcastiques, comme toujours. C'est ainsi qu'il soude son groupe autour de lui : en s'en prenant à d'autres, le plus souvent par des moqueries que sa petite cour se croit obligée de saluer de grands rires. Parfois, c'est plus agressif : il en vient aux menaces. Je ne devrais pas y prêter attention, mais ça me met mal à l'aise. Franck veut qu'on lui prête allégeance, comme des

Extrait de la publication

vassaux à leur seigneur. Je n'ai pas peur de lui, mais ça ne me plaît pas, cette hostilité et cette malveillance gratuite.

– Hé ! Thomas !

C'est parti…

– Ne lui réponds pas, chuchote Lucie.

Je hoche la tête mécaniquement, essayant de me persuader qu'elle a raison. Elle est épaisse comme un roseau, le corps sculpté par des années de danse classique, et elle a une volonté de fer. Je pense souvent qu'à avoir tant écouté de musique tout au long de ses séances de barre, elle saisit mieux que moi le tempo des situations, le rythme auquel nous vivons.

– Thomas, allez, approche ! N'aie pas peur !

Elle pose la main sur mon bras, mais je n'ai pas l'intention de me laisser humilier. Je me dirige vers lui ; il me regarde, narquois, et je le trouve tellement ridicule avec ses jeans trop serrés, ses boots et sa parka militaire… Tout en lui respire le faux, l'image fabriquée, les heures passées devant le miroir à soigner le moindre détail de son apparence.

– Tu veux sortir avec nous, samedi soir ? On se fait un bowling.

Je suis surpris ; je me demande s'il parle sérieusement. J'ai envie de dire non, tout de suite, mais finalement pourquoi pas ? C'est peut-être le moyen d'en finir avec les provocations. Je le fixe : il a l'air

Extrait de la publication

sérieux, et ses amis sont aussi stupéfaits que moi. Je me lance :

– Pourquoi pas… Il faut que j'en parle aux autres…

Ses yeux deviennent plus durs. Ce n'est apparemment pas ce qu'il veut.

– Je ne t'ai pas parlé des autres… Toi, c'est tout.

Une de ses copines commence à glousser.

– Le samedi, je sors avec mes potes, comme toi…

C'est lui qui est incrédule, maintenant. Il me fait l'honneur de me proposer de me joindre à lui et je refuse son invitation. Je comprends son manège à présent. Diviser pour mieux régner : il espère faire éclater notre petit groupe en me ralliant à lui.

Tout est dit. Je fais mine de m'éloigner, mais il me retient par l'épaule. Le froid m'envahit : est-ce que c'est maintenant ? Ma première bagarre, l'épreuve du feu ? La sonnerie m'empêche de savoir si j'aurais eu le courage. Il me lâche, je retrouve mes amis. Benjamin, ses cheveux blonds en bataille, vient aux nouvelles :

– Qu'est-ce qu'il voulait ? Partager son quatre heures ?

C'est son talent, à Benjamin : créer le décalage, nous faire voir l'ironie des situations. Notre physique est- il toujours le reflet de notre caractère ? Benjamin, lui, a toujours le sourire aux lèvres et les yeux brillants.

La prof de français fait tout son possible pour nous intéresser et elle y parvient. *Les Fausses Confidences*

Extrait de la publication

de Marivaux : elle nous raconte si bien l'amour et la passion qu'on ne peut que se sentir concerné ; même ceux qui, habituellement, profitent du cours pour terminer leurs exos de math.

– … et donc, quelle différence feriez-vous entre l'amour et la passion ?

Les réponses fusent, on ne s'entend plus, mais la prof n'a pas l'air d'être gênée. Elle aime ces discussions spontanées, comme si nous bavardions autour d'un café, tard dans la nuit. Nos réponses sont banales, je crois : la passion, c'est le début de l'amour, ou encore : la passion est animale, ce genre de chose. Puis une voix claire s'élève dans la classe :

– La passion, c'est aimer l'amour plutôt qu'aimer quelqu'un.

Silence immédiat. Lucie a énoncé l'évidence qu'aucun d'entre nous n'aurait su exprimer. La prof s'approche d'elle.

– C'est ça, c'est exactement ça !

Mon amie m'impressionne. Elle semble avoir réfléchi à tous les sujets bien avant qu'ils ne viennent à l'esprit des gens de notre âge. Je connais peu de choses de sa vie : Lucie déteste parler d'elle. Mais elle doit avoir déjà vécu intensément pour être si mûre.

Mais les éloges de la prof sont interrompus. L'un des surveillants responsables des secondes entre dans la classe sans frapper pour nous informer que nous

sommes tenus de nous présenter au rassemblement qui aura lieu dans la cour, à treize heures trente.

Il aurait fallu jouer des coudes au self pour être à l'heure à la convocation ; nous avons préféré sortir pour acheter de la nourriture chinoise dans un petit resto voisin.

Nous nous posons sur des bancs du cours Mirabeau, remerciant le ciel de nous avoir épargné la pluie. Entre deux nems, la conversation porte évidemment sur la réunion. Les hypothèses se multiplient : rappel à la discipline, selon Matthieu ; je pense à une réorganisation générale des bâtiments. Benjamin se demande en plaisantant s'ils ne vont pas annoncer des vacances immédiates et à durée indéterminée. Mais, d'après Lucie, rien de cela ne mériterait plus qu'un mot dans le carnet de liaison – enfin, évidemment, sauf si Benjamin a raison. De toute façon, il est l'heure, nous allons être fixés.

La cour est bondée. Certains élèves se sont assis sur les rebords des fenêtres du rez-de-chaussée pour mieux voir. Devant le bâtiment B, on a installé le micro sur pied qu'on utilise pour les grandes occasions, à chaque rentrée des classes ou quand le proviseur essaie de mettre un peu d'ordre. Toute l'administration est là, en haut des marches, attendant que le brouhaha se calme. Je remarque trois militaires en uniforme sur le côté de la cour.

Extrait de la publication

Enfin, le proviseur prend la parole.

– Je vous demande un peu d'attention. Ce que nous avons à vous annoncer est assez important.

Un silence relatif s'installe.

– Vous avez tous entendu parler du virus qui touche de nombreux pays depuis quelques mois. Le virus Zéro, comme l'ont baptisé les scientifiques.

Je ne m'attendais pas à ça. Les autres non plus, on dirait. Cette fois, il n'y a plus un bruit dans la cour.

– Il n'y a aucune raison particulière de s'inquiéter, mais nous pensons… enfin, le Ministère pense, qu'il est nécessaire de prendre quelques précautions. Et nous sommes concernés, car, comme vous le savez, le Zéro s'attaque surtout aux enfants. Aux adolescents, pour être exact.

– Donc certains sont plus concernés que d'autres, me glisse Benjamin. *Nous*.

Des murmures s'élèvent. Le proviseur les fait taire d'un geste de la main. À nouveau, il capte notre attention.

– Des tests sont nécessaires pour mieux comprendre si nous sommes menacés. Il est possible que le virus reste dormant un certain temps, mais une technique de dépistage a été mise au point. Elle permet de déceler son existence avant même qu'il ne produise ses premiers effets. En l'absence de tout symptôme.

Il bute sur les mots, hésite.

– Il nous cache quelque chose, ou bien il n'est pas d'accord avec ce qu'il est obligé de nous annoncer, dit Lucie.

Les symptômes. Nous les avons tous en tête, grâce aux images des journaux télévisés. Au début, la fièvre, intense, comme pour une grosse grippe. Puis les plaques rouges sur le corps, les cheveux qui tombent par poignées, les muscles qui s'atrophient.

– Ça craint ! Je crois que c'est contagieux.

Je peux me tromper, mais je devine que la voix de Matthieu tremble légèrement. Avec son goût pour la science, il doit en savoir bien plus que moi sur le Zéro. J'en ai immédiatement la confirmation :

– Il paraît qu'on l'a appelé Zéro parce qu'il n'y a aucune guérison possible… Zéro comme zéro chance !

Un petit vent de panique souffle maintenant dans la cour. Nous essayons de comprendre le discours du proviseur. Est-ce que le virus est là, déjà ? Est-ce que nous sommes… infectés ?

Il doit le sentir, car il reprend son discours, d'une voix plus forte. Son débit se précipite, comme s'il avait hâte d'en finir.

– Ces messieurs…

Il désigne les trois militaires.

– Ces messieurs sont là avec leur équipe. Pour faire des tests. Mais je vous le répète, il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Une voix s'élève de la foule des lycéens.

Extrait de la publication

– Des tests à qui ?

– Tout le monde, tout le monde doit passer les tests. Ça va prendre un peu de temps, sans doute une bonne partie de l'après-midi. Je suis sûr que vous ne vous plaindrez pas de manquer quelques cours, si ?

Sa plaisanterie tombe à plat.

– Je dois partir, moi ! crie quelqu'un. J'ai un entraînement !

C'est Franck, j'ai reconnu son ton agressif. Mais je dois dire qu'à cet instant, je le comprends.

– Je suis désolé, c'est valable pour tout le monde.

– Rien à faire !

Franck fend la foule, et nous le regardons tous se diriger vers le portail. Mais d'autres soldats apparaissent – sans doute se cachaient-ils dans la loge du concierge – et lui barrent le chemin. Et là, on comprend que le lycée a été investi par l'armée, et c'est tellement anormal que nous en restons abasourdis.

– Absolument tout le monde, reprend le proviseur en colère. Vous allez regagner vos classes, et les équipes passeront pour les prélèvements. Maintenant !

– Moi, je préviens mes parents !

Matthieu compose déjà le numéro sur le portable. Il attend, recommence.

– Pas de réseau ! C'est dingue, ça n'arrive jamais.

Je n'arrive pas non plus à me connecter.

Extrait de la publication

– Ça existe, explique Matthieu. Des émetteurs qui brouillent les portables. Ils s'en servent avant d'attaquer les planques des terroristes.

– T'es pas sérieux ?

Mais je sais bien que ce n'est pas le cas. Ça ne *peut* être le cas. Les militaires, les examens, les portables qui ne passent plus. Ça ressemble à une crise ; ça ressemble à la guerre.

Nous obéissons.

– Ça va prendre des heures ! gémit Benjamin.

Même lui ne sourit plus.

Et ça dure effectivement longtemps, très longtemps. En fait de prélèvements, il s'agit de prises de sang. Après une heure d'attente, un infirmier débarque dans notre classe. Ce que nous apprécions encore moins, ce sont les deux soldats qui gardent la porte.

– Ça va bien comme ça, proteste Franck.

– Allez, sois gentil, relève ta manche, on va faire ça tranquillement.

L'infirmier est grand, imposant. Il doit être habitué aux cas difficiles, aux malades agités, aux prisonniers récalcitrants.

– Ben non, justement. Pas gentil. Et on ne se tutoie pas, en plus.

La classe fait bloc derrière Franck. Mais le type en blouse blanche en a vu d'autres. Il ouvre sa sacoche et aligne les seringues sur le bureau.

– On y va, maintenant. Toi, pour commencer.

Extrait de la publication

Il désigne Matthieu ; comme s'il avait senti le maillon faible du groupe.

Franck ne supporte pas qu'on lui donne des ordres.

– Ne bouge pas, Matthieu !

L'infirmier nous observe quelques secondes ; il évalue le rapport de force. Franck pousse son avantage. Il balaie d'un revers de main les seringues. Les deux soldats qui gardent la porte ont compris que nous ne nous laissons pas faire. Ils entrent dans la classe, la main au niveau de la hanche, tout près de la matraque. Certains d'entre nous essaient désespérément d'utiliser leurs portables mais rien à faire, toujours pas de signal.

Le visage de Matthieu a perdu toute couleur, ses lèvres sont pincées, il va s'affaisser ; je le retiens et je l'aide à s'asseoir.

– Je n'arrive plus à respirer, Thomas. Je veux partir d'ici.

– Calme-toi ! C'est juste une prise de sang.

Je sais bien qu'en réalité, c'est surtout la tension entre Franck et les militaires qui perturbe Matthieu. J'attrape Franck par le bras.

– Arrête, ça ne sert à rien.

– D'accord, vous vous dégonflez !

Il faut une bonne heure pour que l'infirmier termine les prélèvements. Personne ne dit rien pendant qu'il insère l'aiguille puis appose le pansement au creux de nos coudes.

Enfin, c'est fini.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en mai 2013
par CPI Firmin Didot au Mesnil-Sur- l'Estrée
Dépôt légal : juin 2013
N° 108657-1 (000000)

Imprimé en France

Extrait de la publication